

les intérêts de leur île, et de ne lancer leurs flottes aux rivages lointains que pour des conquêtes d'avantages tangibles dont le compte se peut supputer en banque. Force, ou faiblesse, suivant le point de vue. Force d'égoïsme, souvent triomphante, qui ne marchandait pas les sacrifices humains. Faiblesse tout de même, parce qu'une conscience supérieure dit qu'il y a quelque chose au delà de la victoire du conquérant.

Le peuple anglais, il faut le dire, rachète, pour une part, son adoration de la force par le plus grand respect de l'homme civilisé qu'aucune nation de la terre ait jamais installé dans ses lois. Il y a des exceptions, sans doute : l'Irlande en pourrait témoigner. Mais il faut reconnaître que les institutions politiques dans les colonies de souche anglo-saxonne sont parmi les plus libres du monde, en même temps qu'une recherche hardie de justice sociale familiarise les esprits avec des expériences souvent heureuses, dont le nom seul ferait tressaillir d'effroi nos bons bourgeois républicains si fiers de voir l'égalité et la fraternité sur leurs murailles. M. Gladstone ne s'embarrassait guère des drapeaux rouges qui flottaient aux plates-formes du haut desquelles il haranguait la foule, et sans que l'idée lui fût jamais venue de se dire socialiste — car la haine de l'Anglais pour tout système est grande — il a fait prévaloir en Irlande des réformes agraires qui sont, au point de vue de notre théorie propriétaire, des actes de spoliation pure et simple.

Quant au socialisme d'Etat des libéraux anglais, chacun sait qu'il fait honte à nos radicaux. Nous allons répétant que le peuple anglais n'a point d'idéal. Il en a un autre que nous, ou plutôt — car, au fond, tous les hommes ont le même — il marche à l'idéal par d'autres voies. Et si l'on doit juger de la méthode par le résultat, il y aurait beaucoup à dire en faveur de la conception anglo-saxonne. Les Anglais sans doute se sont couverts de sang, au nom de la civilisation, dans les cinq parties du monde. Quel peuple n'a fait de même ? Quand cesserons-nous de nous illusionner sur nos actes mauvais, grâce aux belles paroles qui les recouvrent ? Quand cesserons-nous de ne voir chez autrui que les actes mauvais en refusant toute créance aux sentiments généreux des discours.

La vérité, c'est que les deux choses se concilient contradictoirement dans l'homme à des degrés divers : belles intentions, actions funestes. Gladstone en fut le vivant témoignage. Il voulut le bien. C'est beaucoup : moins que l'on ne croit, pourtant, car peu d'hommes se proposent délibérément le mal. Il voulut le bien, et fut surtout anxieux de l'accomplir quand il y crut voir l'intérêt de son pays ou de son parti. Que ceux qui n'ont pas d'autre faute à se reprocher lui jettent les premiers la pierre !

Il fut une intelligence très ouverte, servie par de beaux dons. Je ne pourrais pas dire qu'il fut parmi les penseurs. Il parcourut à peu près toute la gamme des opinions humaines, toujours s'éclairant, toujours voyant plus haut et plus loin, toujours parlant pour les causes d'humanité, toujours agissant, car il fut, avant tout, un homme d'action incomparable, un chef puissant et résolu.

Mais bien qu'il ait accompli, pour son pays, de grandes choses, bien qu'il ait audacieusement cherché dans des solutions de justice supérieures à toutes considérations politiques la conciliation hasardeuse de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, bien qu'il ait hautement dénoncé à la conscience du monde les grands assassins, Bourbons de Naples ou sultans, je crois voir quelque disproportion entre la puissance morale qu'il sut conquérir sur les peuples civilisés et l'usage que son faible cœur, aux circonstances critiques, lui permit d'en faire.

La fortune lui fit cet honneur de lui offrir un adversaire digne de lui. Un homme a incarné, aux heures les plus tragiques de l'histoire moderne, tout ce que Gladstone a détesté, tout ce que Gladstone a combattu, le mépris de la dignité humaine, de la liberté, de la justice, le despotisme brutal des contempteurs d'humanité ! Et cet homme, chose admirable, lui a donné sa chance, quand il a, aux yeux de l'Europe atterrée, tenté d'anéantir le pays coupable d'avoir, par sa révolution, semé les idées de justice et de liberté chez les peuples asservis du Continent. Bismarck a mis sa botte sur la gorge de la France, et a dit à l'Europe. "Je la veux à merci." Et Gladstone n'a pas relevé le défi. Et quand le droit, et quand la liberté, quand la justice l'appelaient, il a baissé la tête. Il a eu honte de sa pensée. Il a eu peur. Il a fui le noble rendez-vous où l'appelaient une destinée supérieure à son génie. Ce jour-là il a été le vaincu, comme nous. Mais nous avons eu au moins l'honneur de la bataille. Car nous avons lutté, seuls, à la honte des peuples qui nous devaient vraiment quelque chose, seuls, reniés par l'Amérique elle-même, seuls, jusqu'à l'épuisement de nos forces, malgré les objurgations de Gladstone, lui-même, qui, à la suite du misérable Thiers, nous conseillait de nous rendre, sentant sur lui notre obstination comme un remords.

Et nous avons été écrasés, et une ère nouvelle s'est ouverte pour l'Europe, une ère de préparation métho-

dique à des massacres de masses humaines comme il ne s'en est pas encore vu dans l'histoire. Voilà le legs de Gladstone à l'Europe. Plus tard, me dira-t-on, il a dénoncé les massacres bulgares, les massacres d'Arménie. C'est bien. J'ose croire toutefois que pour une telle puissance ce n'était pas assez.

Je pourrais répondre aussi que plus tard, au profit des marchands d'argent, pour assurer le paiement d'emprunts qu'il savait frauduleux, "le grand humanitaire" a bombardé Alexandrie sans défense, réduit la ville en cendres, massacré des hommes qui n'avaient commis d'autre crime que d'être de leur pays.

Tout cela compte. Tout cela se pèse dans les balances de l'avenir. Puissance d'esprit, générosité d'âme, fermeté de caractère, et courageuse confiance dans la force de l'idée, tous ces éléments, et bien d'autres encore, passés au crible de l'action, apporteront pour le jugement final des critiques préparatoires. Un fait synthétique restera. Bismarck et Gladstone se rencontrèrent à l'un des tournants de l'histoire. Et Bismarck a passé. Et Gladstone muet, Gladstone immobile, l'a laissé poursuivre son chemin.

* *

PARIS, 3 juin.

Tous les jours, des auteurs viennent, à la *Revue des Deux-Frances*, me demander à qui ils doivent adresser des œuvres nouvelles qu'ils voudraient faire connaître au Canada.

J'ignore s'il y a une critique littéraire, particulier, s'occupant des *Livres* dans les principaux journaux canadiens.

M. Firmin Picard, le distingué rédacteur-en-chef du *MONDE ILLUSTRÉ*, serait bien aimable de me renseigner.

* *

En réponse à la principale question que me pose Mlle Blanche T. dans une lettre que je viens de recevoir, voici le renseignement, d'ailleurs, très utile : LE *MONDE ILLUSTRÉ* comme *La Patrie*, *Le Monde Canadien*, *Le Bulletin de la Chambre de Commerce de Montréal*, *L'Évangéline* de la Nouvelle-Ecosse et *L'Ouest Canadien* d'Edmonton font partie de la Bibliothèque Canadienne de la *Revue des Deux-Frances* où viennent les lire les Canadiens de Paris et beaucoup d'auteurs français.

J'ajouterai, avec gloire, que LE *MONDE ILLUSTRÉ* a été particulièrement remarqué et aimé, en ces derniers temps, pour ses magnifiques gravures sur la guerre hispano-américaine.

* *

Voici l'adresse, à Paris, des Canadiens-français et anglais inscrits durant le mois de mai, à la *Revue des Deux-Frances*, 23 rue Racine, Paris :

M. A. Suzor-Côté, 37, boulevard Montparnasse ; Dr L.-P. de Grandpré, 9, rue Gay-Lussac ; Miss Eléonore B. McFarland, 243, boulevard Raspail ; Miss Caroline Burnet, 4, rue de Chevreuse ; M. La Verne Butler, 28, Villa Dupont, rue Pergolèse ; M. James Morris, 41, rue Saint-Georges ; M. W. Baird, 3, rue d'Odessa ; M. R. Evans, Manoir Sans-Souci à Bellevue ; M. Paul Le Moyne de Martigny, 11, rue de la Santé ; M. L. Théo-Dubé, 111, rue de Courcelles ; M. Blair-Bruce, 65, boulevard Arago ; M. Albert Humphreys, 203, boulevard Raspail.

* *

Les Canadiens de Paris ont appris, avec peine, la mort de Mme J.-B. Chagnon de Fall-River, (Etats-Unis).

Le Dr Chagnon, durant les deux séjours qu'il a faits à Paris, s'est fait beaucoup d'amis qui lui offrent aujourd'hui l'expression de leurs sentiments les plus sympathiques avec leurs plus vives condoléances.

Redeple Burnet

Dans cette époque de la vapeur et de l'électricité, les événements se précipitent, et il n'est pas permis de se complaire un seul instant dans l'inaction, sous peine de perdre sa place au soleil.—Sir J.-A. CHAPLEAU.

DAULAC OU DOLLARD

ET SES SEIZE COMPAGNONS

Extrait de "Mon Drapeau" chant 3e de "Nouvelle-France Canada".

Aux bords du Saint-Laurent, notre glorieux fleuve,
Grandissait Montréal, œuvre de Maisonneuve.
Sur son front radieux souriait l'avenir.
Car la paix couronnant son plus ardent désir,
L'avait enfin laissé croître sous sa caresse.
On chantait son repos, on fêtait sa jeunesse,
Quand, craignant les exploits des Iroquois impurs,
Le cri de ses guerriers résonne dans ses murs.
Du sauvage féroce, on redoute la rage.
Ses armes n'ont jamais connu que le carnage...

Quels sont ces fiers soldats, au front noble, inspiré,
Ébahissant le temple, au pas accéléré ?
Sublime est leur maintien, superbe est leur démarche,
De la route des Cieux, ils semblent franchir l'arche !
Français, vous le savez, vous connaissez leurs noms :
C'est le vaillant Daulac, ses seize compagnons
Déployant à vos yeux leurs brillantes bannières ;
Ils vont donner leur sang, près du Saut des Chaudières,
Les Iroquois sont là, méditant leurs exploits,
Ils vont bientôt surgir du silence des bois.
Combien de vous sont morts dans ces combats antiques,
Où la nuit les guidait dans leurs fureurs tragiques !
Combien de vous sont morts, dévorés par le feu,
Sous leurs regards sanglants, tourmentés par leur dieu !
Tous ces nobles soldats, morts pour la colonie,
Voudraient vous voir enfin venger leur agonie.
Dormez en paix, Daulac à choisi vos vengeurs ;
Leur bras saura lier ces lâches ravageurs,
Et si, dans ce combat, ils y laissent la vie,
Ces barbares verront leur furie asservie,
Sans jamais reculer, sans ralentir leurs pas,
Vous les verrez courir au-devant du trépas.
O mon cher Canada, même dans ta jeunesse,
On admirait déjà de tes fils la noblesse !
Plus tard on exaltait Montcalm à Carillon.
On vantait ses exploits dignes du grand Crillon !

Enfin Daulac parcourt le sentier de la guerre,
Plus vif que l'étincelle annonçant le tonnerre :
Tremblez, Onnontagués, voici Daulac le Grand !
Ses yeux sont des éclairs, son bras, c'est un torrent !
Bientôt vos rangs criblés par le souffle des balles
Seront anéantis sous de sombres rafales.

Dans un fort entouré par de fragiles pieux,
N'ayant pour les couvrir que la voûte des cieux,
Dix-sept braves guerriers attendent sous les armes.
O Dieu, de leurs parents daignez tarir les larmes !
Le fier Daulac est là, riant à ses amis,
Et sa voix, sans trembler, braves ses ennemis.
Héros divinisés au temple de la Gloire,
Vos noms, de la patrie, ont ennobli l'histoire.
Sans votre dévouement, sans votre sainte ardeur,
La colonie, hélas ! s'éteignait sans splendeur !...
Dans un chant immortel, célébrons leur vaillance,
Aimons notre pays, mourons pour sa défense !

Soudain, l'air est troublé de féroces clameurs,
Et la vague gémit sous l'effort des rameurs.
Guerriers, c'est l'Iroquois le cœur rempli de rages ;
Ses yeux, ivres de sang, ne rêvent que carnages.
Sept cents sont sur la rive et marchent au combat ;
Dix-sept Français, brillant d'un fulmineux éclat,
Ont bientôt ralenti leur marche impétueuse :
La retraite bientôt devient tumultueuse ;
Le plomb, perçant leurs rangs, sème partout la mort,
Et l'Iroquois tremblant succombe sous l'effort.
Pendant dix jours entiers, le combat se prolonge :
Sept cents contre dix-sept ! N'était-ce pas un songe ?
Mille fois, l'ennemi retournant au combat,
Doit fuir devant Daulac, l'intrépide soldat !

Enfin, le fort est pris, s'écrasant sous l'orage :
La soif, la faim, le crime a vaincu leur courage ;
L'Iroquois se présente et recule d'émoi.
Sur son féroce front, on voit surgir l'effroi.
Lâches ! Que craignez-vous ? Le trépas en chaîne,
Sur ce mont de héros, voici leur capitaine.
Quoi ? ce cadavre inerte effraierait vos regards !
Cruels bourreaux d'enfants, vous, infâmes pillards,
Osez donc pénétrer... allez scalper sa tête...
Vils égorgeurs, du plomb vous craignez la tempête...
Le maintien, l'aspect seul de leurs corps refroidis
Vous fait courber la tête et vous laisse engourdis.
Retournez dans les bois, vils assassins de femmes :
De vos plans Montréal connaît toutes les trames.
Et même dans la mort Daulac vous a vaincus !...
Pour nous, ô fiers soldats, nous sommes vaincus,
Et trois siècles déjà, s'allongeant sur vos tombes,
Ont immortalisé ces tristes hécatombes.
Peuple du Canada, viens applaudir leurs noms,
Du temple des honneurs décore les frontons,
Et si, pour ton pays, ton amour est sincère,
Soutiens-toi de Daulac, le soir dans ta prière.

Dr J.-N. LEGAULT.